Document generated on 05/03/2024 1:27 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Il l'aime tant

Suzanne Myre

Number 100, Winter 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14418ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Myre, S. (2004). Il l'aime tant. *Moebius*, (100), 79–82.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Suzanne Myre

Il l'aime tant

Je suis fou d'elle. Depuis que je l'ai rencontrée, chaque seconde passée où je ne peux respirer son odeur est une seconde perdue, un espace-temps où je survis en attendant de retrouver ma substance, ma forme humaine. Près d'elle je me recompose, je perds tous mes handicaps.

(Tu es aveugle? Elle est une roche. Elle est la roche qui te fait trébucher. Plusieurs fois par jour, tu t'étales de tout ton long, fends ton âme un peu plus, lacères ton esprit, amenuises davantage le stock déjà déficient d'estime de toi. Mais)

— Je t'aime tant.

— Moi aussi, mon chéri. Mais je t'en supplie, enlève cette chemise, elle me fout le cafard. C'est drôle, chaque fois que tu la portes, je n'ai plus la moindre envie de t'embrasser. Pire, je te reconnais à peine. Ce tissu te dévirilise, cette couleur avale ton teint, cette coupe te sied tellement peu. On dirait qu'elle a été cousue par un tailleur aveugle. Vraiment, ce n'est pas toi. Comme la moitié de ce que contient ta garde-robe. Il faudrait que je t'emmène faire les boutiques. Mais tu es doté d'un gabarit tellement particulier, je n'arrive pas encore à décider de ce qui pourrait bien te mettre en valeur.

J'ai jeté le monstre qui mangeait et dénaturait mon corps, le rendait tel un insecte nuisible à son désir. Je ne voulais rien qui altérât son amour, rien qui empêchât son regard de m'habiller d'une peau parfaite. Pendant qu'elle peignait ses ongles de pied assise sur le siège des toilettes, belle comme une princesse sur son trône, j'ai jeté la moitié de ma garde-robe, en espérant qu'il s'agisse de la bonne moitié *(tu as jeté bien autre chose, tu ne t'en aperçois pas? Cela se cache entre le toi que tu n'aimes pas et celui que tu essaies d'aimer au travers elle. Et puis, es-tu sûr de jeter la bonne chose?)* J'ai ajouté au lot mon complet Moore et

mon chapeau de grand explorateur africain. Elle était ravie. Nous avons fait l'amour en exhalant de grands râles sauvages au milieu du linge sacrifié. Ses ongles de pied luisaient, rouges comme le feu qui me dévorait, parfaitement limés, innocents *(elle est elle-même, tu es le seul fautif. Mais)*

— C'était fantastique. Je t'aime tant.

— Moi aussi. Mais tu es venu un peu plus vite que d'habitude, non? À moins que ce ne soit moi qui ai pris plus de temps. En fait, j'ai semblé venir mais je ne suis pas venue. Si j'ai crié, c'est parce qu'un cintre était sur le point de me perforer le bas du dos. Ce que tu es lourd! Tu as un vélo stationnaire et je ne t'ai jamais vu t'en servir. Tu aurais un si beau corps si tu perdais ce surplus de poids et te façonnais quelques muscles. Ne le prends pas mal mais je suis persuadée que ton problème vestimentaire vient de ta posture. Tu te tiens trop voûté, on dirait que ton nez s'ambitionne à vouloir se rendre avant le reste de ton corps à destination, sauf certaines fois, comme lorsque tu es en érection. Tu aimes quand je te caresse comme ça, en te parlant? Hum, il semble bien que oui.

Dès son départ, j'ai dépoussiéré le vélo stationnaire et entamé ma course vers elle *(le combat contre ta véritable nature bedonnante).* Je me regardais dans la glace en même temps, imaginant les kilos de graisse fondante que je lui offrais en rampant à ses pieds, baisant les ongles incandescents qui éclairaient ma route. Je me regardais et voyais bien ce qu'elle-même voyait, cet homme trop ordinaire pour elle, devant s'efforcer de rompre cet ordinaire pour la mériter *(de manière pitoyable, mais chaque coup de pédale t'éloignant de toi, en fait, tu ne vois rien du tout).*

Je maigris généreusement. J'acquis une stature qui me valut d'elle quelques sérieux compliments: «Tu prends du mieux, dans quelques mois tu seras un nouvel homme. Toutes les femmes voudront de toi et alors, tu me quitteras sans te souvenir que c'est grâce à moi que tu te sens tellement mieux dans ta peau». Je commençais à avoir une allure vraiment cool, en m'attifant de vêtements vraiment cool *(tu corresponds maintenant davantage à l'image qu'elle se fait de celui qu'elle désire que tu sois).*

— Je t'aime tant.

— Moi aussi, amour. Tu sais, je reconnais à peine l'homme qui m'avait séduite. Je ne serais pas surprise que tu aies une promotion. J'ai entendu le patron parler de toi. Il t'a dans sa mire. S'il te nomme adjoint à la direction des ventes, tu verras ton salaire et tes avantages sociaux doubler. Que dirais-tu que nous allions fêter ça tout de suite? Surprise! J'ai déjà réservé une table chez Adamo.

Une table située juste à côté du bar, vue panoramique sur nous. Elle connaissait tout le monde dans ce restaurant. Elle me présentait à de vieilles connaissances *(penses-tu... d'anciens amants),* elle leur roucoulait mon nom en caressant la nouvelle barbichette qu'elle adorait me voir arborer. Le vin et le bruit m'étourdissaient, je me sentis soudainement mal, tant que je me suis trompé *(c'est ce que tu crois)* en entrant dans les latrines réservées aux femmes. Je m'affaissai sur le siège d'un cabinet, me massai les tempes en essayant de mettre de l'ordre dans mes idées. Deux femmes entrèrent et se mirent à papoter en retouchant leur maquillage. Je pouvais les voir grâce à une fente entre la porte et le panneau.

— Elle est ridicule. On dirait un paon. Et lui, le pauvre, on ne le reconnaît plus. Il était si mignon avant. Décidément, ils ne sont jamais assez bien.

— Un de plus à sa liste. Tu te souviens de Marco? Et de John? Henri? Dire qu'il a laissé sa femme pour elle. Veux-tu bien me dire ce qu'elle leur fait?

Mais je l'aimais tant. Et puis, parlaient-elles vraiment d'elle, et de moi? Avant de la rejoindre, je regardai le reflet que je projetais dans le miroir *(pour t'assurer qu'il s'agissait d'un autre).*

Quand ce soir-là elle a désiré bander ses yeux pour faire l'amour, j'ai pensé à la conversation entendue dans les toilettes, j'ai pensé «c'est ça, je ne suis pas encore assez bien pour elle». Puis, je ne pensai plus, rien. J'ai défait le foulard qui serrait son crâne et lui recouvrait les yeux, pendant que je la pénétrais à ma manière *(tu ne reconnais plus qui tu es, dans cette ardeur).*

— Chéri, non, j'ai envie de «ça».

— «Ça»? C'est quoi, «ça»? Tu n'as pas envie de me voir? Tu n'aimes plus ma barbe, tu trouves mes cheveux trop longs?

— Chéri, tu me fais mal, tu es lourd, tu m'étouffes.

— Ah, encore trop gros? Je ne viens pas assez vite, cette fois? Quoi? QUOI?

J'allais et venais en elle, je me dépossédais, je la possédais, j'allais et venais. J'ai serré le foulard autour de son cou, son tendre cou. À l'instant de ce geste, je m'aimais tant.